

Nervures
Extraits

Daniel Leduc

Number 26, Fall 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15790ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leduc, D. (1985). Nervures : extraits. *Moebius*, (26), 79–80.

DANIEL LEDUC

Nervures
(extraits)

Lorsque le monde souffre, lorsque le temps est à l'agonie, la réalité désespère. Tous les chiens savent mordre l'épaisseur du réel comme ils mordraient l'uniforme d'un gendarme. La réalité désespère, voyez-vous, ces enfants qui meurent de faim, ces hommes qui taisent leurs souffrances sous la torture, ces femmes que l'on prive d'une élémentaire survie, que voulez-vous que je vous dise!? La réalité transpire et désespère. Et nous sommes là, avec nos rêves, avec nos désirs trop souvent de papier; et nous nous couvrons de gestes, de mouvements d'épaules, de froncements de sourcils, mais nous ne faisons RIEN. Le vent qui nous tient debout ne souffle pas, demeure. Nous courons après les objets de l'enfance, sans parvenir toutefois à en saisir même l'ombre. Tous les cris, nous ne voulons pas les entendre, la nuit est trop épaisse dans nos oreilles, et nous avons si peur... Alors nous formons des mots, nous saluons parfois les gens mais avec distraction, et nous voulions recenser nos pensées lorsque la nuit est capricieuse. Nos pauvres mots, plus lourds que l'air, et que nous reste-t-il, nous ne le savons pas, nous ne saurons jamais jusqu'où notre vie fluctue ni ce pourquoi elle fluctue, nos mains seules peuvent prétendre exprimer un peu l'amour qui nous rassemble. Ce peu d'amour pour lequel nous devons vivre, et espérer, et combattre, et vouloir enfin.

* * *

Lorsque je rencontre des gens dans la rue, je les salue d'un léger hochement de tête, surtout si je ne les connais pas. Je ne voudrais en rien paraître indifférent à quiconque et blesser ainsi son légitime besoin d'être reconnu. Bien sûr, je ne souris pas lorsque je salue, je ne souris d'ailleurs pas davantage lorsque j'exprime ma joie. Car dans ce monde, le sourire authentique ne peut être réservé qu'à des circonstances surprenantes, pour le moins insolites. La monotonie du quotidien érode lentement notre pouvoir d'émerveillement et nous pouvons ainsi passer devant le Spectacle sans voir quoi que ce soit de spectaculaire. Nos yeux tendent à ne devenir que de simples instruments d'orientation. Derrière la peau de notre corps, toujours plus de broussailles envahissent les champs de blé, la ronce est notre châtiement. Parfois je bouscule une personne exprès, rien que pour le plaisir d'avoir à m'excuser. Ainsi, je reste un peu humain, je me force à demeurer homme dans cet univers de béton.

* * *

Le vent qui pousse le sable vers les déserts, vers l'aube. J'habite une ville où le vent ne fait que passer — il n'accumule ici aucun passé. Le désespoir, qui parfois me tenaille, retient ma vie. Je me couche sur des plages d'heures, j'attends que la durée prenne corps pour s'envoler vers l'infini. Je ne sais plus pleurer, les larmes sont pour moi des perles que je ne cache pas, qui n'existent qu'ailleurs — dans la durée. Le temps nous pousse vers les déserts, vers les nuits blanches. Il retient notre vie ou la laisse couler. Selon l'heure et le vent.